

traînoit ; mais depuis que le monde est monde , aucun de ces combats n'a fini à l'avantage de la raison.

Déjà depuis long-temps Sophronime se disoit tous les jours qu'il falloit oublier Carite , & tous les jours il couroit la ville , dans l'espérance de la voir un moment. Plus de travail , plus de repos ; les statues imparfaites restoient au fond de l'atelier , sans qu'il daignât les regarder. Apollon , Diane , Jupiter n'étoient plus rien pour Sophronime ; toujours occupé de Carite , il passoit sa vie dans les cirques , dans les lieux publics , dans les promenades. Quand il ne l'avoit pas vûe , il revenoit penser à elle ; quand il l'avoit apperçue , il revenoit s'occuper des moyens de la revoir.

Enfin , sa réputation , sa constance , son adresse lui ouvrirent la maison d'Aristée. Il vit plus souvent Carite , il n'en fut que plus amoureux. Comment oser le lui dire ? Comment un Sculpteur sans fortune , sans parens , pouvoit il prétendre au premier parti de la ville ? Tout , jusqu'à sa délicatesse , lui défendoit de parler. Carite étoit si riche , qu'il n'étoit pas permis à un homme pauvre de la trouver belle. Sophronime savoit tout cela , il étoit sûr de se perdre en se déclarant ; mais il falloit mourir ou se déclarer. Il écrivit à Carite. Cette lettre si tendre , si soumise , si respectueuse , fut confiée à un esclave d'Aristée , à qui Sophronime donna tout ce qu'il avoit amassé du prix de ses statues. L'in-

fidèle esclave, au lieu de porter la lettre à Carite, courut la livrer à son père.

Le vieux Aristée, indigné de l'audace, abusa, pour la première fois, du droit que lui donnoit sa charge. Il supposa des crimes à Sophronime, l'accusa lui-même dans le conseil, & le fit bannir de la ville.

Le malheureux attendoit chaque jour, en tremblant, la réponse de l'esclave; il reçut l'ordre de quitter Milet. Il ne douta pas que Carite offensée n'eût elle-même sollicité cette vengeance: j'ai mérité mon sort, s'écria-t'il, mais je ne puis m'en repentir. O Dieux! rendez-la heureuse, & rassemblez sur ma tête tous les maux qui pourroient troubler sa vie. Sans murmurer de la rigueur de ses Juges, il s'achemina tristement vers le port, & s'embarqua sur un vaisseau Crétois, qui mettoit à la voile; ce ne fut pas sans verser des larmes qu'il perdit de vûe cette ville, où il laissoit tout ce qu'aimoit son cœur.

Cependant le père de Carite crut devoir cacher à sa fille le véritable motif qui avoit fait bannir Sophronime; Carite s'en douta. Elle avoit lû dans les yeux du Thebain tout ce qu'elle n'auroit osé lire dans la lettre; elle donna quelques pleurs au souvenir d'un homme devenu malheureux pour l'avoir aimée; mais Carite étoit bien jeune, elle l'oublia bientôt; & Aristée, tranquille, ne songeoit plus qu'à marier sa fille, lorsqu'un événement extraordinaire répandit la consternation dans Milet.

Des Pirates de Lemnos surprirent un quartier de la ville. Avant que les Citoyens armés fussent accourus pour les chasser, ces barbares pillèrent le temple de Vénus, & enlevèrent jusqu'à la statue de la Déesse. Cette statue étoit le Palladium de Milet, à sa possession étoit attachée la félicité des Milésiens.

Le peuple consterné envoie des Ambassadeurs à Delphes, pour consulter Apollon. L'Oracle répond que « Milet ne sera en sû- » reté que lorsqu'une nouvelle statue de » Vénus, aussi belle que la Déesse même, » aura remplacé celle que l'on a perdue. »

Sur le champ les Milésiens font publier dans toute la Grèce, que la plus belle fille de Milet, & quatre talens d'or, feront la récompense du Sculpteur qui remplira les conditions de l'Oracle. Plusieurs fameux Artistes arrivent avec leurs ouvrages; on les expose sur la place publique, les Magistrats, le peuple admirent; mais dès que la statue est posée sur l'autel, un pouvoir surnaturel la renverse. Les Milésiens désespérés regrettent alors Sophronime, ils demandent à grands cris que l'on s'occupe de le chercher.

Aristée lui-même est obligé de prendre des informations sur le vaisseau Crétois où le malheureux banni s'étoit embarqué. L'on rapproche les époques, les jours, l'on envoie jusqu'en Crète, & l'on apprend que ce vaisseau a péri avec tout son équipage à la hauteur de l'Isle de Naxe.

Les Milésiens désolés, s'en prennent à leur Magistrat; & de son peu de vigilance, cause de l'invasion des barbares, & de la mort de Sophronime, qu'il avoit fait bannir injustement. Le peuple passe bientôt du murmure à la révolte, il court à la maison d'Aristée, il l'entoure, il la force; les larmes de Carite, ses cris, ses prières ne peuvent sauver son père; Aristée est saisi, chargé de fers, & traîné dans un cachot. Le peuple décide qu'il n'en sortira que lorsque la statue de Vénus aura été remplacée.

Carite au désespoir, veut aller elle-même à Athènes, à Corinthe, ou à Thèbes, chercher un Artiste qui puisse délivrer son père. Elle prend d'abord des mesures pour adoucir sa prison; un esclave sûr doit veiller à tous ses besoins. Carite, tranquille de ce côté, équipe un vaisseau, le charge de trésors, & part.

Les premiers jours les vents semblent la protéger, la moitié du chemin est déjà faite, lorsqu'un orage épouvantable détourne le vaisseau de sa route, & force le Pilote de se réfugier dans une anse qui lui étoit inconnue. A peine y est-il, que l'orage cesse, le soleil revient, & Carite, invitée par la beauté du temps, veut descendre à terre, pour se reposer quelques heures de la fatigue de la mer. Elle est bientôt sur le rivage. Un doux sommeil, sur un lit de gazon, la délasse, & lui fait oublier pour un moment toutes ses peines. Ce sommeil ne fut pas long :

Carite s'éveille, & voyant que ses esclaves dormoient encore, elle ne veut pas les troubler. Seule avec ses chagrins, elle se promène sur la rive; & desirant de connoître ces lieux inhabités, elle franchit les rochers qui mettoient à l'abri des flots l'intérieur de l'Isle. Elle apperçoit une vallée délicieuse, traversée par deux petits ruisseaux, & couverte d'arbres fruitiers. Elle s'arrête pour contempler ce beau spectacle. La nature étoit alors dans les plus beaux jours du printemps; tous les arbres sont fleuris; les gouttes d'eau de l'orage passé, pendent encore à l'extrémité de chaque fleur, & le soleil, en les frappant de ses rayons, parsème les branches de pierres précieuses. Les papillons, heureux de revoir le beau temps, recommencent à voler sur les campanelles; des légions d'abeilles bourdonnent au-dessus des arbres, n'osant pas toucher aux fleurs, de peur de mouiller leurs ailes transparentes. Le rossignol & la fauvette, revenus de leur frayeur, font retentir l'écho de leur ramage, tandis que leurs femelles, plus tendres, & ne songeant qu'à l'amour, voltigent sur la prairie, essayent avec leur bec le foin encore trop verd pour elles; & lorsqu'elles ont trouvé un brin d'herbe sec & flexible, pleines de joie, elles l'emportent à titre d'aïles au nid qu'elles ont commencé.

Carite admira ce spectacle, & soupira. Elle descendit dans le vallon, & traversant la prairie, elle apperçut une petite cabane,

entourée de noyers verts. Un bosquet lui en déroboit l'entrée; elle entre dans ce bosquet, elle entend le murmure d'un ruisseau qui serpenoit à ses pieds; bientôt les accens d'une lyre se mêlent à ce bruit si doux, elle écoute, une voix douce & tendre chante ces paroles :

J'ai payé cher ce court moment d'erreur,  
Où j'ai cru que l'amour suffisoit pour lui plaire;

Je ressemble à ce téméraire

Dont la Reine du Ciel avoit séduit le cœur :

Junon, plus barbare que sage,

Feignit jusques à lui d'abaisser ses appas,

Il crut la serrer dans ses bras.....

Le malheureux n'embrassoit qu'un nuage.

Tel est mon triste sort, hélas !

Et je sens trop que ma peine cruelle

Doit survivre même au trépas;

Si l'âme est immortelle,

L'amour ne l'est-il pas ?

La voix n'avoit pas achevé, que Carite, reconnoissant Sophronime, tombe évanouie : au bruit qu'elle fait, il accourt, il la voit, il la prend dans ses bras, il la regarde encore, il ne peut croire à son bonheur; il la porte au bord du ruisseau : de l'eau jetée sur son beau visage la fait bientôt revenir à elle; Sophronime étoit à genoux : êtes-vous Carite, disoit il, ou bien une Divinité ? Je suis la fille d'Aristée, lui répondit elle avec dou-

ceur; mon père est en danger, vous seul pouvez le sauver. Ah ! parlez, reprit Sophronime avec transport, que faut-il faire? ma vie est à lui comme à vous.

Carite alors lui raconta le service qu'il pouvoit rendre à sa patrie & à son père; à mesure qu'elle parloit, la joie brilloit dans les yeux de Sophronime: rassurez-vous, lui dit il d'un air fier; j'ai dans ma cabane un ouvrage qui doit plaire à votre Déesse, comme à vos Concitoyens; il est à vous dès ce moment, Carite, mais j'exige que vous ne le voyiez que dans le Temple de Milet.

La fille d'Aristée y consentit, & Sophronime lui raconta comment il s'étoit sauvé du naufrage, seul avec ses outils de sculpture. Il avoit trouvé dans cette Isle déserte de l'eau, des fruits & du marbre. Tranquille dans la cabane qu'il s'étoit construite; il avoit travaillé au chef-d'œuvre qui devoit délivrer Aristée. Venez, ajouta t'il, venez voir l'asyle où je vivois en pensant à vous.

Carite suit Sophronime, & entre avec lui dans sa chaumière: par-tout le nom de Carite étoit écrit, par-tout son chiffre & celui de Sophronime étoient enlacés: pardonnez, lui dit le Sculpteur; seul dans cette Isle, j'osois tracer les sentimens de mon cœur, je n'avois pas peur d'être exilé, Ce mot fit venir quelques larmes dans les yeux de la tendre Carite; elle regarda Sophronime, & lui serrant presque la main, ah! lui dit-elle, ce n'est pas moi..... Elle n'acheva pas, &

considérant une statue couverte d'un voile qui étoit sur une espèce d'autel; hâtons-nous, ajouta-t'elle, d'aller retrouver mes esclaves, ils emporteront ce chef d'œuvre, que je ne dois voir qu'à Milet; vous viendrez avec moi; & quel-que soit l'événement, je sens que nous ne nous quitterons plus.

Sophonime transporté, osa baiser la main de Carite, qui ne s'en fâcha pas. Ils alloient prendre le chemin du rivage, quand ils furent joints par les esclaves & les matelots, qui, alarmés de l'absence de leur maîtresse, parcouraient l'Isle en la cherchant. Carite leur ordonna de porter avec précaution sur le vaisseau la statue voilée; on lui obéit. Sophronime ne quitta pas sa cabane sans remercier avec des larmes les Divinités champêtres qui l'avoient protégé dans cet asyle. Il posa sur l'autel où avoit été la statue, tous ses outils, & les consacra au Dieu Pan; ensuite baissant respectueusement le seuil de la porte, je reviendrai, s'écria-t'il, mourir ici, si je ne peux vivre pour Carite. Après ces adieux, ils gagnèrent le vaisseau, & reprirent la route de Milet.

La traversée ne fut pas longue, heureusement pour Carite, qui vouloit que Sophronime eût déliuré son père avant de lui avouer sa tendresse. Si le voyage eût duré plus longtemps, peut-être le Sculpteur eût-il été récompensé par cet aveu, avant d'avoir mérité de l'être. Mais la sagesse de Carite, le respect de Sophronime, & sur-tout le vent



favorable firent arriver les deux amans comme ils étoient partis de l'Isle deserte.

Le nom de Sophronime répandit la joie dans Milet. Le peuple qui l'aimoit s'assemble, & décide que la statue n'a pas besoin d'être examinée par les Citoyens, & qu'elle doit sur le champ subir l'épreuve de l'autel de Vénus. On se rend au Temple, une foule immense le remplit; Carite suivoit en tremblant Sophronime, qui s'avançoit avec la statue couverte d'un voile. Il la pose sur l'Autel d'un air modeste, mais non timide, la statue reste debout. Alors il la découvre, & tout le monde reconnoît les traits de Carite. C'étoit elle, c'étoit la maîtresse que l'Amoureux Sculpteur avoit pris pour modèle de sa Vénus. Le portrait de Carite étoit si bien dans son cœur, que, loin d'elle, dans son Isle, il avoit pu se passer d'original, & en la faisant ressembler, il avoit rempli les conditions de l'Oracle, qui exigeoit une statue aussi belle que Vénus même.

La Déesse satisfaite, & non jalouse, accepte l'offrande, & manifeste, par la bouche de son Grand Prêtre, que l'Oracle étoit accompli. Le peuple pousse des cris de joie, il environne Sophronime; il lui demande avec transport de choisir sa récompense. Délivrez Aristée, répond-t'il, & je suis trop payé. On vole à la prison du vieillard; Carite, pressée dans la foule, veut être la première à briser les fers de son père; elle l'embrasse, elle l'instruit de son bonheur, &

baisse les yeux toutes les fois qu'elle prononce le nom de Sophronime. Aristée reconnoissant, demande son libérateur; il se jette dans ses bras, il le baigne de ses larmes; mon ami, lui dit-il, je fus bien coupable; mais Carite doit réparer mon crime. En disant ces mots, il joint dans ses mains celles des deux amans. Tout le peuple applaudit, tous sont heureux de leur bonheur, & Sophronime & Carite vont se jurer une éternelle fidélité au pied de cette statue, preuve certaine de la beauté de Carite & de l'amour de son époux.

( Par M. le Chevalier de Florian. )

---

*Explication de la Charade, des l'Enigmes & du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Polifson*; celui de la première Enigme est *la Science*; celui de la seconde est *Maron*, considéré comme *Maron d'inde*, comme espèce de *châtaigne*, comme *boucle de cheveux*, & comme *pièce d'Artifice*; celui du Logogryphe est *Minois*, où se trouvent *Sion*, *moi*, *soi*, *son*, *mon*, *nos*, *o*, *si*, *mi*, *S. Simon*, *Minos*, *mois* & *son*.



## C H A R A D E.

**M**ON premier, du désordre offre toujours l'image:  
 Heureux celui qui jouit de mon second;  
 Mais si mon tout étoit votre apanage,  
 Vous seriez un pauvre garçon.  
 ( Par M. le Normand de l'Osier. )

## A U T R E.

**L**A Loi défend mon premier,  
 La peine en est arbitraire;  
 Et mon tout de mon dernier  
 Est tout-à-fait le contraire.  
 ( Par M. Delavigne. )

## É N I G M E.

**L**ECTEUR, vous trouvez dans ma tête  
 Le Dieu des Bergers & des Bois;  
 Et mon tout est celui qui, par de justes loix,  
 Fait juger de votre requête.  
 Il habille en bleu vos enfans;  
 Mais on préfère ceux dont l'esprit intéresse.  
 Les plus jolis sont sûrs d'avoir la presse,  
 Et le reste va battre aux champs.  
 ( Par M. le Tessier, Curé de S. Gaud. )

## LOGOGYPHE.

**J**E suis du masculin sur le cou de Zémire ,  
 Je deviens féminin flottant sur un navire.  
 Sans rien ôter, Lecteur, transpose seulement,  
 J'offre dans mes cinq piés un fruit, un instrument.  
 ( Par M. H. . . . )

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*ALMANACH des Muses*, 1783. A Paris,  
 chez Delalain l'aîné, Libraire, rue Saint-  
 Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

**O**N sait que de tous les Recueils Poétiques  
 qui paroissent annuellement, l'*Almanach  
 des Muses* est le plus ancien & le plus ré-  
 pandu. On le donne, on le reçoit en étren-  
 nes; il est attendu, désiré par les *Amateurs*,  
 par les jeunes *Faiseurs*, sur-tout, qui brûlent  
 de savoir si leur nom est enregistré à ce greffe  
 poétique; & l'on se demande comment on  
 trouve le nouvel *Almanach*, avec le même  
 intérêt que met un *Agriculteur* à demander  
 si la récolte de l'année est bonne ou mau-  
 vaise. On n'est pas d'accord tous les ans sur  
 son degré de mérite; les opinions se parta-  
 gent quelquefois; & plus d'un jugement  
 qu'on en porte dépend bien moins de la

bonté réelle des poésies, que du genre de vers qui domine dans le Recueil, parce que telle ou telle espèce de poëme a toujours plus ou moins d'attraits pour les juges, même les plus éclairés. Souvent aussi le tribut d'une année se trouve réellement inférieur à celui des précédentes; mais, tour-à-tour un peu moins bien, un peu moins mal, l'*Almanach des Muses* a toujours passé pour être le meilleur de nos Recueils poetiques. Le goût exercé de l'Éditeur, la confiance méritée des meilleurs Poëtes du jour, concourent à l'enrichir; & si depuis quelques années la mort lui a enlevé ses plus riches tributaires, une nouvelle race de Poëtes semble sortir de leur cendre, & réclamer leur héritage.

Cependant, il faut en convenir, ce Recueil a perdu, sinon de son mérite, au moins un peu de sa nouveauté. Presque toutes les Pièces qu'on y inséroit autrefois n'avoient pas encore vû le jour; celles qui le composent aujourd'hui ont paru en partie dans le *Mercur* ou dans le *Journal de Paris*; & la raison de cette différence, c'est que le *Journal de Paris* n'existoit pas encore, & que les Poëtes connus dédaignoient alors d'envoyer leurs productions au *Mercur*, effrayés peut-être par ces deux vers plaisans & énergiques que M. Robé avoit appliqués à ce *Journal* :

Vaste Clamart, où tant de trépassés,

Gissent en paix l'un sur l'autre entassés.

Mais aujourd'hui que le *Journal de Par*,

offre aux Poëtes du jour une grande & prompte célébrité, & que le Mercure, plus en crédit, leur paroît un dépôt plus digne de leurs Ouvrages; ces deux Journaux sont devenus une des mines les plus fécondes de l'*Almanach des Muses*. En perdant ce degré de nouveauté, encore une fois, il n'a rien perdu de son mérite; mais il devoit exciter moins d'empressement; & puisque son succès est toujours le même, c'est un nouveau motif d'éloge pour l'Éditeur. Il est vrai qu'il s'y trouve encore tous les ans assez de vers nouveaux pour plaire, même à ceux qui courent moins après le mérite qu'après la nouveauté.

Au reste, cette Collection, qui n'est guère composée que de vers faits dans l'année, présente un tableau utile à ceux qui veulent observer les progrès ou la décadence de la poésie. On peut y voir les diverses nuances se prolonger ou disparaître successivement; on peut y découvrir tous les ans quel genre de poésie vient de perdre ou de gagner sous la plume de nos Écrivains. Cette réflexion nous inspire l'idée de changer notre plan pour l'extrait que nous devons en faire. Nous parcourrons les divers genres de poésie dans lesquels se sont exercés les Auteurs qui ont contribué au Volume de l'année; & par cette marche, que nous suivrons dorénavant, nous mettrons nos Lecteurs à portée de voir par eux-mêmes; dans quels genres nos Muses modernes ont à déplorer leurs pertes, ou à se réjouir de leurs acquisitions.

Commençons par la grande poésie, & mettons M. de Fontanes à la tête de ceux qui s'y sont exercés. Nous aurions désiré plus de jet, plus de liberté dans la Traduction de l'Ode d'Horace, *Sic te diva potens cypris*. Après avoir dit :

Garde, & rends-moi mon cher Virgile,

Il ne falloit pas finir la strophe par ce vers qui suit immédiatement :

Garde la moitié de mon cœur.

parce que l'idée de garde devient froide, quand, dans le vers qui précède, on y a joint celle de *rends moi*, qui ajoute au sens. Il y a aussi une espèce d'irrégularité dans l'arrangement des vers de la quatrième strophe :

L'homme ose tout : de crime en crime

Se précipite sa fureur.

Quand son essor illégitime

Eut ravi le feu créateur,

La faim, la peste, aux yeux livides, &c.

Le sens qui finit après le second vers, ne devrait finir qu'après le quatrième, parce que le premier quatrain d'une strophe de dix vers doit être séparé par le sens des deux tercets qui la terminent. Cette espèce d'enjambement de phrase n'est plus permise aujourd'hui. Rien n'est impossible aux humains, qui se trouve plus bas, n'est ni assez élégant, ni assez poétique dans une ode.

Nous parlerons avec plus de plaisir (parce que

que  
la  
trou  
ment qu  
respice &  
fonde & at  
ici, dans les d  
Je jouis du soleil  
O doux calme !  
Tous ces travaux  
Ces sons confus q  
Des enfans de Bru  
Le bruit les enviro  
On y trouve n  
à ces deux-ci :  
Le Temple, où chaqu  
Sortir d'un long silenc  
Sortir d'un long file  
& les autres expres  
pleines d'harmonie.  
core sept ou huit vers  
Souvent au sein des nuits  
Et gémir les échos du son  
En vain le repoussant de son  
La pénitence veille assise sur  
Il entre déguisé sous les voi  
Au Dieu consolateur en ple  
A Comminge, à Rancé, Die  
A Comminge, à Rancé, qui n  
N<sup>o</sup>. 8, 22 Fév.

que nous avons plus de bien à en dire ) de *la Chartreuse de Paris*, Pièce où nous avons retrouvé l'énergie de peinture & de sentiment qui caractérise M. de Fontanes. Elle respire & communique une mélancolie profonde & attachante.

Ici, dans les détours de ces sentiers couverts,  
Je jouis du soleil, de l'ombre & du silence.  
O doux calme ! ces chars où s'assied l'opulence,  
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,  
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,  
Des enfans de Bruno ne troublent point l'asyle :  
Le bruit les environne, & leur âme est tranquille.

On y trouve nombre de vers comparables à ces deux-ci :

Ce Temple, où chaque aurore entend de saints concerts  
Sortir d'un long silence & monter dans les airs.

*Sortir d'un long silence*, peint avec hardiesse, & les autres expressions sont poétiques & pleines d'harmonie. Bornons-nous à citer encore sept ou huit vers de la même Pièce.

Souvent au sein des nuits la plainte de l'Amour  
Fit gémir les échos du sombre Monastère.  
En vain le repoussant de son regard austère,  
La pénitence veille assise sur le seuil,  
Il entre déguisé sous les voiles du deuil.  
Au Dieu consolateur en pleurant il se donne.  
A Comminge, à Rancé, Dieu sans doute pardonne ;  
A Comminge, à Rancé, qui ne doit quelques pleurs ? &c.  
N<sup>o</sup>. 8, 22 Février 1783. H



Le morceau que M. de Fontanes a imité des poésies *erses*, ne nous paroît pas inférieur à sa *Chartreuse*. La manière en est large, harmonieuse & lyrique.

M. Bérenger, qui a souvent enrichi ce Recueil de plusieurs morceaux de poésie légère, s'est exercé plus d'une fois dans la grande poésie. Quoique sa Pièce sur l'*Hiver*, insérée dans le Volume de cette année, ne soit pas son meilleur Ouvrage, il y a des détails très heureusement exprimés, & qui confirment la réputation qu'il s'est acquise. On lit de lui, dans ce même Volume, deux Pièces dans un autre genre : à *mon Hermitage*, & *les deux Chiennes*. Ce dernier Ouvrage est plein de grâce & d'intérêt.

M. de Bonneville, qui s'étoit fait connoître avantageusement par un Dialogue inséré l'année dernière, a donné quatre morceaux de grande poésie. Ce sont des imitations, qui, en laissant désirer quelquefois plus de correction & de soin, prouvent un talent qu'on doit encourager.

Nous ne quitterons pas l'article des grands vers sans faire mention d'un talent plus récent encore que celui dont nous venons de parler. Le nom de M. le Chevalier de Rivarol n'avoit jamais paru dans l'Almanach des Muses. On concevra une opinion avantageuse de son talent, d'après une Épître qu'il adresse à M. le Baron de *Salis - Marscheins*. En voici quelques vers :

Mais ce globe embrâsé qui s'allume sans cesse,

Pourroit-il, comme nous, éprouver la vieillesse ?  
 O désastre inoui ! si le flambeau du jour,  
 Consumé par le temps s'éclipsoit sans retour,  
 Les planètes en deuil, veuves abandonnées,  
 Rouleroit dans les cieus, d'ombres environnées;  
 La désolation rempliroit l'Univers ;  
 Les plus sombres vapeurs infecteroient les airs ;  
 Le chaos renaîtroit : dans cette nuit impure,  
 Bientôt un froid mortel glaceroit la Nature.  
 L'homme & les animaux pêle-mêle égarés,  
 Pousseroient en mourant des cris désespérés,  
 Et la mort, de son crêpe enveloppant l'abîme,  
 Se détruiroit enfin pour dernière victime.

M. l'Abbé Aub...., Mme de la Fer..., M. Drobecq, M. G \*\* , & M. de Monvel, ont traité le genre de la Fable. Celle de M. l'Abbé Aub....., qui commence le Volume, & qui est un peu moins propre, à être citée depuis la nouvelle de la paix, est ingénieuse & piquante. C'est un des meilleurs Ouvrages de son Auteur. Nous ne citerons pas non plus celle de M. de Monvel, parce qu'elle a déjà paru dans ce Journal avec les louanges qu'elle mérite. Nous avons déjà payé à Mme la Marquise de la Fer... un tribut d'éloges; mais chaque Pièce qu'on lit de cette Muse si intéressante, est une nouvelle dette que l'on contracte. Tout ce qui échappe à sa plume porte l'empreinte d'un esprit aimable & d'un cœur sensible. Nous invitons nos

Lecteurs à lire les trois Fables dont elle a enrichi l'Almanach des Muses. Nous allons en citer une plus courte, où l'on trouve de l'esprit sans affectation, & de la précision sans sécheresse. Celle-ci est anonyme.

*Le Garde-Chasse & les Perdrix, Fable.*

DANS une immense & riche plaine,  
Sur les bords rians de la Seine,

Maintes Perdrix vivoient tranquillement.

Un Garde-Chasse vigilant  
Les garantissoit de l'outrage  
De la belette au nez pointu,  
De l'émochet au doigt crochu,  
Et des matoux du voisinage.

Tranquilles dans cet hermitage,  
Leurs jours étoient des jours heureux;  
Et si Perdrix forment des vœux,  
Elles en ont formé, je gage,  
Pour leur protecteur généreux.

Qu'il est attentif, disoient-elles!

Combien nous éprouvons ses soins & sa bonté!

C'est un Dieu descendu des voûtes immortelles

Pour présider à notre sûreté

Dans ces retraites.

Elles se trompoient les pauvrettes.

Le temps de la chasse arriva,

Et le plomb, plus léger que leurs rapides ailes,

En les atteignant leur prouva

Qu'on ne les gardoit pas pour elles.

Pour les épîtres, poésies légères ou érotiques, nous avons plusieurs personnes à citer avec éloge. Mme de Bourdic, qui, jeune encore, a su déjà illustrer deux noms \* par les productions de son esprit, est connue par un bon goût de versification, des pensées gracieuses, & un style piquant & vrai. On lira d'elle avec plaisir deux Pièces, l'une adressée à M. Sabbatier, l'autre à Mme la Vicomtesse de \*\*.

Une nouvelle rivale s'est montrée cette année dans la carrière poétique; c'est Mlle de Gaudin, dont on lira avec plaisir un petit Conte, intitulé: *la Raison dupe de l'Amour*. Le talent des jolis vers doit plaire à un sexe à qui la Nature a sur-tout confié le don de plaire. Le charme de la poésie devient dans ses mains un nouveau moyen de séduction; il soumet à leur esprit ceux qui ont échappé à leurs charmes, même ceux qui n'ont pu les connoître. Mais notre sexe ne se plaindra jamais d'un nouveau danger qui lui procure de nouvelles jouissances.

On trouve dans le même Volume six Pièces de M. de Choisy, qui confirment les éloges qu'on a donnés à sa Muse ingénieuse & brillante; trois de M. Romans, pleines de vérité & de grâce; deux de M. de la Louprière, connu & distingué depuis long temps parmi nos Poètes érotiques; & une Épître

---

\* On sait que c'étoit auparavant Mme la Marquise d'Entremont.

fort gaie & fort piquante de M. le Comte Raiecki, Polonois, adressée à M. Blanchard, sur son bateau volant. On lira aussi avec plaisir une Épître de M. Mugnerot à M. Robbé.

On ne doit pas craindre de nous voir oublier M. le Chevalier de Parny. Une pareille distraction tiendrait de l'ingratitude. Quand à un goût sain, à un style plein de vérité, on joint une manière ingénieuse, & ce charme indéfinissable qui manque plus d'une fois aux esprits les plus brillans, on ne doit pas craindre de produire des impressions passagères, & l'on peut compter sur un retour de gloire en retour du plaisir qu'on a donné. M. le Chevalier de Parny a contribué pour trois Pièces, dignes toutes les trois de son talent depuis long-temps apprécié. Nous allons citer la première, parce qu'elle est des plus courtes.

### A C H I O É.

SELON VOUS, mon sexe est léger ;  
 Le vôtre nous paroît volage ;  
 Ce procès qu'on ne peut juger ,  
 Est renouvelé d'âge en âge.  
 Vous prononcez dans ce moment ;  
 Mais j'appelle de la sentence.  
 Croyez-moi, c'est injustement  
 Que l'on s'accuse d'inconstance.  
 Il n'est point de longues amours ,